

# La Nature nous reconforte, Thoreau

*Thoreau a écrit Walden à partir d'une expérience particulière de soi-même et de la Nature : il a vécu deux ans, entre 1845 et 1847, dans une cabane sur la rive d'un lac, Walden Pond, dans le Massachusetts.*

Quiconque vit au milieu de la Nature et a gardé son bon sens ne saurait connaître de très noire mélancolie. Il n'y eut jamais une tempête où une oreille saine et innocente n'ait pu déceler une musique éolienne. Rien ne peut contraindre absolument un homme simple et courageux à une tristesse vulgaire. Tant que je jouis de l'amitié des saisons, je suis sûr que rien ne peut faire de ma vie un fardeau. La douce pluie qui arrose aujourd'hui mes haricots et m'oblige à rester chez moi n'est ni lugubre ni mélancolique, mais elle est bonne pour moi aussi. Bien qu'elle m'empêche de les sarcler, elle est bien plus précieuse que mon sarclage. Et même si elle devait continuer assez longtemps pour faire pourrir les graines dans la boue et détruire les pommes de terre dans les basses terres, elle bénéficierait pourtant à l'herbe des plateaux, et étant bonne pour cette herbe, elle serait bonne pour moi. Parfois, quand je me compare à d'autres, il me semble avoir reçu des dieux davantage de bienfaits qu'eux, au-delà de tous les mérites dont j'ai conscience ; c'est comme s'ils m'avaient fait don d'une garantie et d'une sécurité que mes semblables n'ont pas, comme si moi tout spécialement j'étais guidé et gardé. Je ne me flatte pas, mais si une telle chose est possible, ce sont eux qui me flattent. Je ne me suis jamais senti seul, jamais le moins du monde accablé par un sentiment de solitude, sauf une fois, quelques semaines après m'être établi dans les bois, quand, une heure durant, j'ai craint que le voisinage proche de l'homme ne fût essentiel à une vie sereine et saine. Vivre seul était déplaisant. Mais en même temps j'avais conscience de mon humeur légèrement dérangée, et il me semblait prévoir déjà ma guérison. Au beau milieu d'une petite pluie et tandis que je ruminais ces pensées, je fus soudain sensible à la compagnie tendre et bienveillante de la Nature, dans le tapotement même des gouttes d'eau, dans chaque son et dans chaque spectacle autour de ma maison, tout à coup une amitié infinie et inexplicable, comme une atmosphère nourricière qui rendait insignifiants les avantages imaginés d'un voisinage humain, et je n'y ai jamais repensé depuis. La moindre petite aiguille de pin s'allongeait et se dilatait de sympathie et d'amitié pour moi.

Henry David THOREAU, *Walden*, 1854, trad. B. Matthieussent, Le Mot et le Reste, 2010.

Question d'interprétation :

Comment Thoreau montre-t-il que son personnage ne se sent jamais seul dans la nature ?

